



LIVRES/

Anne Serre

«Je suis pleine d'images que je convertis en langage»

Rencontre avec l'autrice de «Vertu et Rosalinde», recueil d'histoires brèves dont la narratrice est tantôt enfant tantôt adulte, et où l'on croise un Hamlet un peu paresseux et un fâcheux, ancien camarade de lycée.

Recueilli par **VIRGINIE BLOCH-LAINÉ**

Née en 1960, autrice d'une vingtaine de livres, Anne Serre est traduite en Angleterre, aux Etats-Unis et en Allemagne notamment. En 2022 elle remportait le Goncourt de la nouvelle pour *Au cœur d'un été tout en or* (Mercure de France). En juin 2025

elle arrivait en finale de l'International Booker Prize pour *Un chapeau léopard* (Mercure de France, 2008). Ses ouvrages sont très différents les uns des autres mais dans chacun d'entre eux, romans ou nouvelles, Anne Serre joue. Son univers et son écriture sont espiègles, proches du conte. Elle est une grande écrivaine contemporaine, et une grande écrivaine de la subtilité. On a l'impression,

en la lisant, de discuter avec une personne très intelligemment amusée par ce qu'elle observe. *Vertu et Rosalinde*, son dernier livre, est un recueil de trente histoires brèves dont la narratrice, enfant parfois, adulte à d'autres moments, est écrivaine et raconte ce qui lui arrive, ou une scène étrange de sa jeunesse, parle d'une personne qu'elle a rencontrée, ou d'une amie avec la-

quelle elle aime observer le monde. Vertu est l'une de ces amies, écrivaine également. Elle écrit des poèmes «à sa façon, c'est-à-dire une façon inattendue, très narrative et drôle [...]. Ce qu'elle écrivait était assez extraordinaire», comme la prose d'Anne Serre. Dans «A propos de Pierre Angoureux», la narratrice croise un fâcheux avec lequel elle était en classe en terminale, Pierre Angoureux. Ce monsieur a un tempérament de râleur : «*Je prenais conscience de la vie épouvantable des gens qui n'ont pas auprès d'eux, dans leur entourage, d'autres gens pour leur dire des choses amusantes.*» Dans «Hamlet», délicieuse histoire en même temps qu'art d'écrire, Hamlet est un «personnage étrange», un peu paresseux. Ophélie lui conseille de se déplacer à l'intérieur de lui-même, ce qui lui permettra d'inventer une histoire : «*Tu peux même imaginer que tu croises sur les remparts le spectre de ton père... Non, non, là tu vas trop loin, dit Hamlet à son amie.*» Dans «Bonjour Monsieur Courbet» la narratrice décrit un paysage imaginaire qu'elle arpente. Elle le compare à la forme d'un roman selon elle «idéal» : il serpente, monte et descend, compte des rivières calmes et d'autres pour lesquelles les mots manquent, «*ce qui signifie tout de même l'effroi*». Il est délicat et mystérieux. Anne Serre vit au dernier étage d'un immeuble parisien dans un appartement sobre qui contient beaucoup de livres. Le goût de l'écrivaine pour une douce ironie et son recul sur les choses s'allient à une façon d'être éminemment sympathique, et naturelle.

Relisez-vous vos précédents livres ?

Non, je n'aime pas particulièrement ça, mais j'ai dû relire *Un chapeau léopard* pour en parler, pour l'International Booker Prize. Parfois je suis agréablement surprise, parfois je me dis : «*Tiens, c'est drôle d'avoir écrit ça*», comme si l'auteur était quel-

qu'un d'autre. Je déteste me retourner sur le passé. C'est très dangereux, il n'y a qu'à voir Orphée. A la fin d'un entretien que j'ai fait récemment [pour le numéro de septembre de la NRF, ndlr], il m'a été demandé si je gardais les lettres que j'ai reçues. Non, je les bazarde, je ne garde que ce qui est encore vivant. Ça m'alourdirait de garder le reste. Je déteste les archives. Je bazarde aussi, lorsque j'écris ! C'est pour ça que mes livres sont courts : je coupe beaucoup avant de rendre un texte. D'ailleurs j'estime que ce n'est pas le travail de l'éditeur de bazarde. De même que je ne donne un texte que lorsqu'il est achevé. Le reste, c'est mon affaire.

Les titres, les trouvez-vous seule ?

Oui, c'est comme couper, bazarde : j'aime bien faire seule ce que je sais faire.

Avez-vous un attachement particulier à Vertu et Rosalinde ?

J'adore ce livre ! Je ne me souviens pas d'avoir été aussi satisfaite d'un livre. Peut-être ai-je réussi à faire quelque chose que je n'avais pas encore fait, mais vous dire quoi ? Je l'ignore.

Peut-être est-ce la composition, que vous avez très bien réussie ?

Peut-être. Quand un livre est fait d'historiettes, la composition doit être incontestable. J'ai jeté des historiettes qui n'étaient pas mal en elles-mêmes mais qui n'avaient pas leur place dans ce livre. Elles ne lui appartenaient pas, il était inutile de les garder. Chaque livre raconte une histoire qui trace une figure dans l'espace et certaines historiettes n'entrent pas dans le dessin. En revanche je ne peux pas vous définir ce dessin.

Fellini est votre grand maître, mais votre humour est tel qu'on vous imaginerait bien en romancière britannique...

On me dit cela en Angleterre. Vous savez, j'ai été marquée par des œuvres de tous horizons, mais c'est vrai que j'aime cette distance, cet

humour des écrivains britanniques. J'aime que l'on sourie de la situation que l'on décrit. C'est une grande qualité. J'aime les livres qui sourient, moi. J'aime la petite ironie. C'est également une manière de sourire de soi comme écrivain, et de sourire de la littérature, une manière de se moquer légèrement de cette entreprise dans laquelle on entre pour la vie et à laquelle on donne tout. Cet engagement total a quelque chose d'extravagant. On est pris entièrement dans cette machine, comme disait Kafka. Il y a de quoi se moquer de soi.

Avez-vous exercé d'autres métiers qu'écrivain ?

Oui, jusqu'à 45 ans j'ai fait des boulots alimentaires avant de réussir à vivre de mes livres. J'ai été pigiste, mais j'ai très peu écrit sur les livres, pour justement ne pas mélanger avec mon propre travail d'écriture. J'ai fait des choses qui me permettaient de rester chez moi et de me mettre à écrire pour moi, ou à lire, quand j'avais fini le reste. On m'aurait dit : «*Il faut que vous soyez au bureau*», je n'aurais pas pu. Je passais de temps en temps au bureau, c'est tout. Et puis j'ai obtenu un prix littéraire, pas connu, qui m'a permis de vivre un an sans boulots alimentaires ; j'ai reçu un petit héritage de ma famille, animé des ateliers d'écriture dans des lycées difficiles – ça, pour le coup, ça m'intéressait. J'ai aussi travaillé avec un psychanalyste : je prenais des notes sur ses séances. Je n'y assistais pas mais le psychanalyste les enregistrerait avec l'accord de ses analysants.

Ces enregistrements ont-ils nourri vos livres ?

Non. C'est un peu drôle de dire ça, mais mes livres ne sont pas tellement nourris de ma vie. Ils sont éventuellement nourris d'impressions de jeunesse très anciennes, très profondément ancrées en moi, de saynètes, mais ces souvenirs sont loin. Mes livres sont nourris à

80 % des images accumulées grâce à mes lectures. J'ai beaucoup lu, sans arrêt depuis l'enfance, vraiment sans arrêt. Je ne lis que de la littérature : pas d'essais, pas de philosophie ni de psychanalyse. La lecture a sur moi un effet particulier : elle me donne des images et non des idées. J'ai en tête une énorme collection d'images qui viennent de lectures ou de choses que j'ai entendues dans un film. Je suis bourrée d'images que je convertis en langage.

Prenons un exemple : cette femme qui, dans l'histoire «Le Petit Georges», emmène des enfants se promener et n'est sans doute pas aussi gentille avec les filles qu'avec les garçons, vient-elle d'une lecture ?

Non, ça c'est quelque chose que j'ai observé chez ma jeune sœur, que j'ai perdue. Parfois, pour vous dire la vérité (et je souhaite le faire), au moment où j'écris je ne sais plus faire la différence entre ce que j'ai lu et ce que j'ai vécu. C'est une conversion bizarre et très agréable, d'ailleurs. **Avez-vous besoin d'aller les chercher, ces images, peut-être en vous plaçant devant votre bibliothèque ?**

Non, elles arrivent toutes seules, ou bien elles n'arrivent pas ! Je me mets devant mon ordinateur, plutôt le matin, et la plupart du temps ça ne marche pas, je reste enfermée dans un labyrinthe. Et puis un jour vient la bonne image qui permet d'en trouver dix autres, vingt autres. Une, et c'est gagné ! Mais je ne peux pas aller la chercher. C'est un travail psychique que je ne peux pas gouverner, bien que j'aie tout le temps envie de la trouver, cette image. Qu'est-ce que j'ai comme désir dans la vie ? Trouver cette image.

Si une image ne vient pas pendant, disons, trois mois, êtes-vous inquiète ?

Trois mois, ça va. Je suis un vieux cheval, donc je sais que ça va venir. Pendant trois mois, je me repose,

parce que c'est fatigant ce boulot. Quand ça dure un an je commence à m'inquiéter parce que l'arrivée de l'image est quand même de l'ordre du miracle – même si je sais que ça ne tient pas du miracle, mais à la façon dont je suis faite. C'est comme quelqu'un qui verrait la Vierge apparaître dans la campagne et qui voudrait que ça recommence.

Le XVIII^e siècle n'est-il pas très présent dans votre œuvre ?

Ah ! Le XVIII^e est le siècle de l'ironie. Que j'ai ri avec les auteurs du XVIII^e ! J'aime l'énormité de cette littérature. Voltaire, Diderot, *Jacques le Fataliste*. C'est le siècle où la langue française est la plus belle. Il y entre presque de la perversité : cette langue peut contenir une chose et son contraire. Cependant j'ai aimé mille autres choses dans ma vie. Je ne dirais pas : «*J'ai aimé avant tout telle ou telle littérature.*» J'ai aimé autant Voltaire que Gertrude Stein, Elfriede Jelinek et Raymond Carver. J'ai aimé toutes sortes de langues et de tons. Il y a un ton britannique que j'aime beaucoup, celui des fils de pasteurs. Ils ont une fureur morale. J'adore les auteurs anglais qui ont lu la Bible et Shakespeare, je le remarque tout de suite. C'est le cas des frères Powys.

Il vous est arrivé de parler de la mort prématurée de votre mère, dans certains entretiens. Redoutez-vous les questions à ce sujet ?

Pas du tout, des choses importantes m'ont déterminée et je n'hésite pas à en parler. Il n'y a pas longtemps, j'ai lu que perdre sa mère pour un enfant était comme naître une seconde fois. C'est vrai. C'est comme s'il y avait eu une Anne pendant douze ans, puis est arrivé ce choc terrible de la mort d'une mère et une autre Anne s'est levée. Je parle souvent de la mort parce que j'avais deux sœurs – c'est incroyable de dire ça, «*j'avais deux sœurs*» –, l'une est morte probablement de suicide et la seconde de maladie, prématurément. Donc j'ai une certaine expérience de la mort, de la mort en fa-

mille. C'est pas mal comme titre, *la Mort en famille*.

Lorsque vous décrivez une mère, imaginez-vous la vôtre, vivante ?

Non, je n'ai aucun souvenir de ma mère. J'ai réagi à ce traumatisme, mot qu'on utilise maintenant, par l'amnésie. Je n'ai aucun souvenir de sa voix, du rapport entre elle et moi. C'est un vide abyssal. Donc quand j'imagine une mère, je le fais à partir de toutes mes lectures. Maintenant que j'y pense, peut-être ai-je lu ces millions de livres pour voir comment sont les mères ? Dans les films, je regarde ça de près, les mères. Ce vide a évidemment un lien avec mon travail d'écrivain. Y a-t-il des mères dans *Vertu et Rosalinde* ? Je ne m'en souviens plus.

Pas tellement, mais votre narratrice et son amie Vertu disent ne pas vouloir d'enfant...

Alors ça, c'est une expérience vécue. Je n'ai jamais voulu avoir d'enfant. Ce n'est pas idéologique. Je ne prends aucune décision à partir d'idéologies, je suis entourée de familles et je trouve ça très bien.

La narratrice dit : «Je n'ai jamais aimé les mères.»

Oui, mon personnage dit ça mais moi, je ne le dis pas. Ce serait bête. Je dirais plutôt que je ne sais pas bien ce qu'est une mère. Il y a sûrement des gens qui le savent.

Vertu et Rosalinde se finit par une histoire de disparition. Souhaitiez-vous que le livre se termine ainsi ?

Non, mais quand je suis arrivée à l'écriture de ce texte, j'ai su qu'il serait le dernier. Je vais vous montrer une gravure. Je l'ai trouvée chez un ami, mon meilleur ami qui est aussi mon traducteur – voici un autre élément autobiographique dont je parle souvent. (*Elle montre une gravure*) Vous voyez la table, ici ? J'ai vu cette table en pierre dans ce paysage, et j'ai imaginé une famille qui pique-nique et un homme qui disparaît pour aller retrouver sa maîtresse. La narratrice raconte qu'elle est tentée parfois d'en faire autant, de disparaître : j'ai compris que c'était la fin du livre. ♦

Photo **NYO JINYONG LIAN**



ANNE SERRE
VERTU ET ROSALINDE
Mercure de France,
160 pp., 18 € (ebook : 13 €).



Anne Serre, le 1^{er} octobre, à Paris où elle vit. «Il y a un ton britannique que j'aime beaucoup, celui des fils de pasteurs. Ils ont une fureur morale.»